

## Étrangère et québécoise

Thérèse Renaud

Volume 35, numéro 6 (210), décembre 1993

Écrire à Paris

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31599ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, T. (1993). Étrangère et québécoise. *Liberté*, 35(6), 58–62.

THÉRÈSE RENAUD

## ÉTRANGÈRE ET QUÉBÉCOISE

Lorsque je suis devant la page blanche, soucieuse d'exprimer au mieux ma pensée, suis-je québécoise ? française ? européenne ? citoyenne du monde ?

Je suis avant tout un poète engagé dans un processus de création, d'identification au monde, dont la réalité dépasse l'aliénation de la langue maternelle, du lieu de naissance. Cependant, cette perception de l'univers est le fruit d'un héritage, d'une sensibilité que je reconnais être québécoise.

Comment faire jaillir et donner réalité à tous ces mondes qui m'habitent tout en préservant une certaine cohérence ? Vivre loin de son pays d'origine (situation que j'ai choisie), ce n'est pas être détachée de ses racines, ce n'est pas changer sa nature profonde, c'est, au contraire, puiser dans l'inconscient un héritage légué par des générations de Québécois (en ce qui me concerne) avec cette façon caractéristique de percevoir et d'exprimer ce rapport au monde.

Écrivant, il m'arrive de retrouver des archaïsmes, des tournures de phrases, une manière de penser que je ne peux formuler que dans ma langue maternelle, et d'en subir les incorrections. Quelle syntaxe singulière que la nôtre, qui, parfois, me fait piquer des crises de nerfs !

Le fait d'écrire est un acte que l'on fait pour soi ; je ne pense pas à un éventuel lecteur lorsque s'élabore un livre. Quelque chose se met en marche et je suis entiè-

rement prisonnière et à l'écoute de ce qui veut se dire. Au moment de la publication, une distance s'installe, alors je comprends qu'une pensée sous-tend tout mon travail : j'écris pour être lue par mes compatriotes ! ÉTRANGE. Est-ce le fait de vivre à l'extérieur ? Une façon de me rapprocher de mes origines ou d'en garder le fil conducteur ? Tant d'éléments inconscients échappent aux motivations réelles d'une œuvre.

Lorsque je soumis à un ami français, professeur à la Sorbonne, mes deux livres, *Une mémoire déchirée* et *Le Choc d'un murmure*, pour en avoir une appréciation hors de mon milieu habituel, quel ne fut pas mon étonnement d'apprendre que la construction de ces récits n'était pas conforme à la manière française de lire. Mon ami me confia, non sans une certaine inquiétude : « Le grand handicap de la littérature québécoise, c'est d'être écrite en français ! » Il enchaîna : « Si la littérature américaine a plus de succès en France, c'est qu'elle est le fruit d'une traduction, et les livres traduits sont réécrits et adaptés pour plaire au lecteur français. »

Je tombais des nues ! Quelle cruelle réalité à côté de l'effort constant que nous faisons pour préserver notre langue ! Mais cette vérité m'était d'autant plus déroutante que je vis en France depuis plus de quarante ans, que mes lectures ont été depuis mon enfance celles d'auteurs français ou de livres traduits en français et, malgré ce bagage culturel, voilà que mon modèle d'expression intellectuelle, voire ma façon intuitive de raisonner, sont québécois. Quelle constatation bouleversante ! J'étais en droit de me demander quelle marque profonde et indélébile avait bien pu être apposée sur ma conscience et sur mon imagination.

Après réflexion, j'ai compris qu'il fallait remonter à toute une organisation intérieure, héritée de la plus tendre enfance, car je suis entièrement d'accord avec Alice Miller : nous traînons notre enfance toute notre vie.

Nous ne pouvons échapper au pouvoir d'imprégnation de l'enfance. Elle est à l'origine de notre devenir affectif et spirituel, qu'il soit chaotique, douloureux ou une combinaison équilibrée de chagrin et de joie.

Lorsque j'écris, il m'arrive parfois de penser à ce Québec que je ne porte pas toujours dans mon cœur. Trop de déceptions, d'incompréhension, d'arrogance même, auront marqué mes rapports difficiles avec mon pays d'origine. Mais il y a aussi les amitiés indéfectibles, heureuses, qui viennent compenser les lâchetés des uns, les mesquineries des autres, et cette manière particulière de sentir et de vivre le quotidien, d'aimer le sirop d'érable, cette représentation dans l'imaginaire de notre implantation américaine... au bout du monde et du froid (... quelques arpents de neige, etc.), ces démêlés avec nos ennemis réels et fantasmés, bref, tout ce qui constitue la petite et grande histoire de notre pays et que je ne peux partager qu'avec des personnes de « chez nous », douées de cette sensibilité à fleur de peau, faite de souffrance et d'aliénation.

De par notre langue même, nous vivons une aliénation. C'est une réalité qu'il est difficile de s'avouer. Combien d'années faut-il mûrir, combien de combats faut-il engager dans le secret de soi-même pour éprouver la certitude de la différence de notre culture à travers les caractéristiques de notre langage ? L'articulation même de notre spécificité linguistique, pourtant française, quoi qu'en pensent nos cousins de France, donne des sueurs froides aux courageux metteurs en scène étrangers — qu'ils soient de cinéma, de télévision ou de théâtre — qui désirent afficher québécois. Que dire alors de lire ou de publier nos livres !

Pour toutes ces raisons, bonnes ou mauvaises, ce qui nous unit et ce qui nous distingue, c'est bien la difficulté de l'idiome québécois. Écrire en France, c'est prendre conscience de la nature originale de notre aliénation.

Malgré ces considérations que l'on pourrait trouver affligeantes, je constate que la mentalité française a beaucoup évolué. Il arrive souvent qu'on me demande :

— Vous êtes québécoise ?

— Oui. Ça s'entend ?

Et de me chanter les charmes de cet accent québécois que j'ai conservé malgré mes années parisiennes ! Peut-on prédire qu'il en sera de même de notre langue écrite ?

Qu'est-ce qu'écrire si ce n'est désirer partager un plaisir, une douleur, une émotion, un savoir ou une connaissance ?

Pour bien les partager, il faut la compréhension que donne l'expérience, un humanisme qui déborde le cadre étroit du régionalisme (comme le font tous les chefs-d'œuvre), même si le séjour dans le pays peut faciliter l'intelligence d'une œuvre : je pense à ce grand texte entre tous qu'est *La Divine Comédie*. Comment en saisir les subtilités politiques et culturelles si l'on n'a pas séjourné en Italie ? Comment saisir les drôleries languagières de *La Croix du Nord* d'André Brochu, si l'on n'est pas québécois, car nous aimons jouer avec les mots, avec la syntaxe, et en pervertir le sens ! Pour ma part, est-ce le fait de vivre à l'étranger qui me ramène sans cesse à ce qui a constitué mes premiers émois et me fait prendre conscience de mes racines ? Sans doute la distance aide-t-elle à saisir les nuances d'un comportement culturel, d'une évolution intellectuelle. N'apprécie-t-on pas mieux sa famille lorsqu'on en est éloigné ? N'éprouve-t-on pas davantage la solidité des liens affectifs en vivant à l'étranger ?

Vivre en Europe, en France en particulier, malgré l'apparente facilité qui s'explique par la similitude de la langue, n'est pas une sinécure. Il n'est pas une journée où je ne sente ma différence, bien que je l'accepte pleinement et apprécie Paris pour tous les avantages

culturels et l'ouverture d'esprit que le fait d'y vivre peut apporter à l'autodidacte que je suis.

Par ailleurs, il est certain que, vivant au Québec, je n'aurais pas éprouvé le besoin de me pencher avec autant d'attention sur ce qui constitue notre différence et notre difficulté d'être.

À tout prendre, je ne crois pas que j'aurais été une autre si j'avais vécu parmi les miens, mais certainement ma façon d'aborder la réalité aurait été changée.

Au Québec, la nature, si riche, luxuriante et « sauvage », envahit les fibres mêmes de la sensibilité et cela se fait souvent aux dépens de l'évolution de la perception et de la conscience.

En Europe, l'omniprésence de l'histoire, le besoin de connaître, permet un développement de la conscience intellectuelle qui se fait parfois au détriment des qualités de sensibilité et d'émotivité.

Entre conscience et affectivité, l'intuition créatrice doit faire son chemin. C'est le privilège que je revendique : l'équilibre des pôles, malgré le déchirement provoqué, au fil des ans, par l'incertitude de mon appartenance.

Qui suis-je ? Québécoise ? Française ? Citoyenne du monde ? Lorsque je suis à ma table de travail, le problème se pose différemment. Comment puis-je me faire comprendre clairement ? Exprimer avec une certaine élégance ce que je veux dire, cerner au plus près ma pensée pour la transmettre du mieux que je peux.

Voilà les réels problèmes de l'écrivain que je suis devenue ; il me faut découvrir ma voie d'expression personnelle, hors de tout égotisme. Le rythme adopté à partir de ma « petite musique intérieure ». Ce sont les qualités d'attention et de rigueur qu'exige le style.